

[| Blog abonné](#)[Accédez à tous les blogs](#)[Créez votre blog](#)[broutilles à l'aneth](#)[juste une expérience, probablement](#)[04 octobre 2013](#), par [L.S.](#)

L'artiste, jardinier de l'espérance



Les ramures sèches et lisses, sans écorce ni feuilles, s'étirent vers le ciel pour y déployer des fruits lunaires gorgés de soleil. Les baies immaculées paraissent avoir capté toute l'énergie de la lumière de l'été, toute la substance de la plante qui les porte.

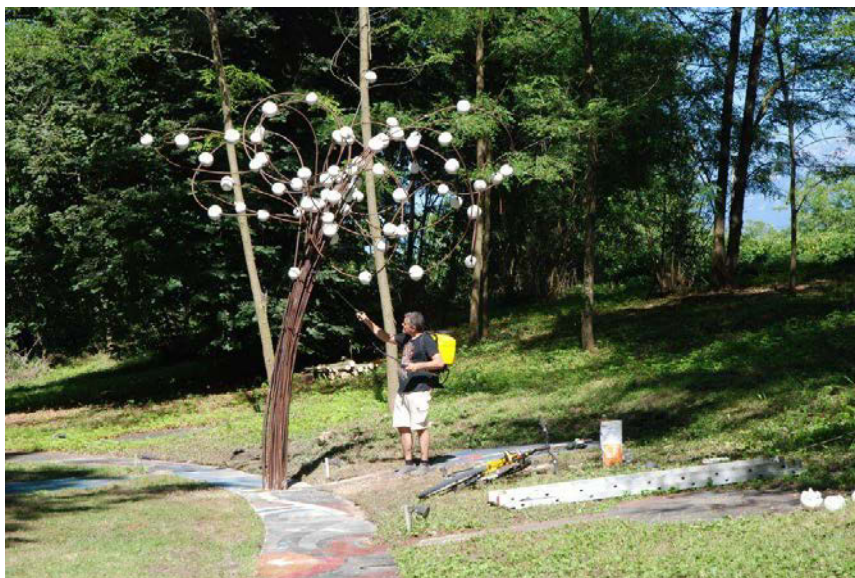
La sculpture de Philippe Paumier, plantée lors de la sixième saison du symposium de sculptures de Saint Jean de Chépy, s'impose comme une métaphore un peu folle et tout à fait singulière au cœur de l'arboretum domanial. L'austérité de l'arbre d'acier, aussi maigre et âpre qu'une plante du désert, s'épanouit en une promesse de fécondité. L'artiste, jardinier de l'espérance, cultive une plante étrange qui se fond discrètement dans la nature pour nous dire de la nature toute la générosité.

Philippe Paumier associe deux matériaux aux qualités contrastées, l'acier et la céramique. Des variations sur la



Philippe Paumier, "En filigrane", 2013
(Acier et porcelaine, 4m50)

fragilité, des jeux dans l'espace où les tiges d'acier tracent des lignes que la céramique ponctue, il tire une expression élégante à la fois évidente et profonde, évocatrice d'un message biblique. En jardinier habile, il enpaysage l'œuvre adventice à la lisière d'une allée boisée sans l'imposer mais en affirmant toutefois sa singularité dans un accord serein avec l'environnement. Le regardeur doit la découvrir. Il l'apprécie alors comme une plante rare.



Philippe Paumier, août 2013 à Saint Jean de Chépy, achevant "En filigrane", sculpture réalisée dans le cadre du 6^e symposium "Chant des sculptures".

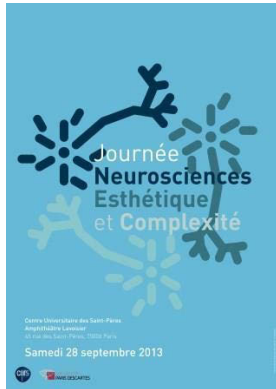
Illustrations : photographies de l'auteur, courtoisie de l'artiste pour leur publication.

Le titre de ce billet est directement inspiré de Jean Giono : "Le poète doit être un professeur d'espérance" (L'Eau vive, Gallimard, 1943)

Publié dans [art contemporain](#), [choses d'ici](#), [regardeur](#) | Marqué avec [Philippe Paumier](#), [Saint Jean de Chépy](#) | [Laisser un commentaire](#)

[26 septembre 2013](#), par [L.S.](#)

Journée Neurosciences, Esthétique et Complexité



La création du Groupement de recherche (GDR) "Esthétique, art et science" (ESARS) par le CNRS ne répond pas à un besoin scientifique précis mais au souhait de chercheurs et de praticiens de l'art de trouver un lieu pour explorer la "jonction entre Sciences et Arts" dans une perspective pluridisciplinaire. Les voies sont multiples : informatique et art, neurosciences cognitives et art, épistémologie et art. Les problématiques sont hardies et ambitieuses : esthétique non linéaire, mesure esthétique, neuro-esthétique, corrélats physiologiques de la perception d'une œuvre, bases neuronales de la créativité sont autant d'expressions clés qui intrigueront artistes et regardeurs. Déjà l'équipe de Zoï Kapoula affirme des liens entre dyslexie et création artistique...

Art et sciences sont moins à rapprocher par le rôle que joue la créativité, que l'on peut trouver dans bien d'autres activités humaines, que par l'ambition commune de connaissance ; une ambition désintéressée qui leur est intrinsèque. La science, dans le contexte du GDR ESARS, paraît se rapprocher de l'art pour le comprendre, le modéliser, le constituer en objet de connaissance. Au fait, une question : s'il y parvient, est-ce bien l'art qu'il aura saisi et modélisé ? Les travaux du GDR ne vont-ils pas simplement confirmer que l'art est toujours ailleurs, autre chose, à côté, rebelle et singulier ? Les chercheurs décriraient alors les territoires dans lesquels la création artistique s'épanouit sans pour autant pouvoir la saisir -- ce ne serait pas le moindre des résultats. En retour, les artistes engagés dans l'aventure pourront-ils apporter une contribution nouvelle à notre connaissance de ce qu'est la science ?

La première rencontre entre artistes et scientifiques aura lieu à Paris le 28 septembre au Centre universitaire des Saint-Pères. Le programme est disponible [[ici](#)], les informations d'organisation

[là]. La participation est gratuite mais l'inscription est nécessaire.

Le projet du GDR ESARS est présenté dans la revue Technique et Science Informatique : Kapoula Z., Lestocart L. (2013)

GDR ESARS : Esthétique, art et science, TSI vol.32/3-4 pp.483-492.

Publié dans [art contemporain](#), [idées](#) | Marqué avec [art et science](#), [GDR ESARS](#) | [Laisser un commentaire](#)

[21 août 2013](#), par [L.S.](#)

Miró atemporel, anonyme et universel



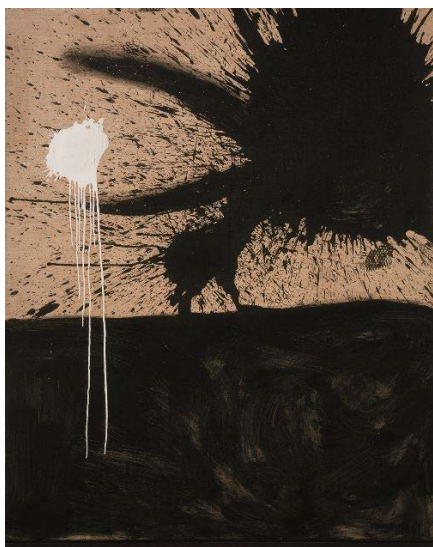
L'affiche de l'exposition "Miró, poésie et lumière" organisée par la Fondation de l'Hermitage à Lausanne promet une rencontre familière avec le peintre catalan que nous connaissons bien au point de trop souvent l'enfermer dans

des clichés. Les œuvres rassemblées appartiennent aux trente dernières années de sa vie, c'est-à-dire de 60 à 90 ans pour ce peintre né en 1893 et mort en 1983. Pour une telle période, en quelque sorte le dernier tiers de la vie, on pense moins à la maturité, comme le suggère l'introduction au catalogue, qu'à une lente traversée vers la fin au cours de laquelle l'œuvre se poursuivrait pour se survivre plus que pour se réinventer. Sous la garde rapprochée des "capitipèdes", Miró peut-il échapper à l'univers qu'il a créé et dans lequel notre regard l'a assigné à résidence.

Femmes, oiseaux, étoiles, figurations colorées, le parcours parmi les toiles conforte l'attente du visiteur mais avec un léger décalage. Nous sommes bien dans l'univers de Miró, poétique, insensé et sensible, dessiné et coloré mais avec quelque chose de nouveau ; la légèreté, peut-être, de certaines œuvres. Une sorte de réserve, de parcimonie dans l'élan du trait et de la couleur. Une œuvre sans titre, sans date --sans signature non plus mais avec un numéro d'inventaire (FPJM-17) -- retient particulièrement par l'élégance des équilibres de forme et de

couleur qu'elle réalise dans un espace immaculé qui paraît s'affranchir du cadre. On perçoit le mouvement dont Miró assure si justement qu'il n'est jamais aussi évident que dans l'immobilité. D'autres œuvres auparavant ont été composées de peu d'éléments et de peu de couleurs, mais elles n'avaient pas cette matérialité transparente propre au rêve créateur de réalités ineffables et pourtant évidentes.

L'absence de titre pour de nombreuses œuvres est un élément marquant de cette exposition. Il surprend. Miró tenait aux titres qui pouvaient transformer ses toiles en énigmes pour le regardeur alors que, pour lui, ils imposaient le sens : *"Le titre est, pour moi, une réalité exacte"*. "Sans titre" pour titre des œuvres de ces trente dernières années paraît s'établir comme une règle, à quoi s'ajoute, si on peut le dire ainsi, l'absence de date.



Joan Miró, Sans titre, sans date (acrylique sur toile, 161,5x130,5 cm Fundació Pilar i Joan Miró, Mallorca
Photo Joan Ramón Bonet & David Bonet / Courtesy Archivo Fundació Pilar i Joan Miró a Mallorca)

Métaphore involontaire ou volonté du commissaire, la dernière salle d'exposition est au sous-sol du bâtiment de l'Hermitage. Retour dans la caverne ? Incursion dans l'intimité du peintre ? Le visiteur est accueilli par une mise en scène évoquant l'atelier de Miró -- l'atelier Sert, la réalisation d'un rêve. Les cimaises présentent des tableaux pour la plus grande part noir et blanc, ombres des œuvres scintillantes et emblématiques de Miró. Il est tentant de voir là le retour à

la caverne sur les murs de laquelle les idéaux poétiques se réduiraient à des ombres. Cette lecture est possible, mais n'est probablement pas la bonne. Ce que nous regardons est au contraire un aboutissement de l'œuvre par sa réduction à ce qui

est nécessaire pour *"atteindre le maximum d'intensité avec le minimum de moyens"*. Le noir, le blanc, des bruns parfois, des gestes, des tâches, des coulures et des éclats non plus de couleurs mais de mouvements. Un monde sombre [✱], terrible, inquiétant comme le souvenir d'un cauchemar. L'œuvre n'est pas peinte au sens classique, mais est le résultat d'un échange physique entre le peintre et la matière même de la peinture. La peinture jetée sur la toile posée au sol explose et postillonne. Elle laisse ensuite échapper des coulures sur la toile relevée que le peintre guide par des choix d'inclinaison. Une tête effrayée, légèrement basculée en arrière, fait face à la promesse d'une étreinte fatale. La partie basse du tableau est barbouillée pour créer un effet d'horizon qui concentre et dramatise la scène. Ce tableau impressionnant est sans titre, sans date et sans signature. Miró s'efface mais n'aura pourtant jamais été aussi profondément et intimement présent. Cette œuvre illustre magistralement le principe qui le guidait au terme de sa vie, au seuil de la sagesse : *"pour devenir vraiment un homme, il faut se dégager de son faux moi. Dans mon cas, il faut cesser d'être Miró [...]"*. Mais il n'est pas si facile de se dégager de ce que l'on parait : au fond de la galerie est accrochée une longue toile blanche parcourue d'un geste, une calligraphie, un miroglyphe monumental. À nouveau, on ne trouve sur le cartel ni titre, ni date et sur la toile pas de signature. Mais en s'approchant le regardeur découvre un dragon, une unique touche de couleur invisible de loin a suffi à la métamorphose. Regard de la bête, clin d'œil de Miró ... négation de la négation, sa peinture tragique retrouve son accent humoristique et gai.



Joan Miró, Sans titre, sans date (huile et acrylique sur toile, 92x300 cm Fundació Pilar i Joan Miró, Mallorca
Photo Joan Ramón Bonet & David Bonet / Courtesy Archivo Fundació Pilar i Joan Miró a Mallorca)

Billet rédigé après la visite de l'exposition "[Miró, poésie et lumière](#)" à la [Fondation de l'Hermitage](#) (28 juin - 27 octobre 2013).

Illustrations (source courtoisie Fondation de l'Hermitage pour (2) et (3)) : (1) Affiches de l'exposition à l'entrée du site de la Fondation de l'Hermitage (photographie de l'auteur) ; (2) Joan Miró, Sans titre, sans date (acrylique sur toile, 161,5x130,5 cm Fundació Pilar i Joan Miró, Mallorca -- Photo Joan Ramón Bonet & David Bonet / Courtesy Archivo Fundació Pilar i Joan Miró a Mallorca) ; (3) Joan Miró, Sans titre, sans date (huile et acrylique sur toile, 92x300 cm Fundació Pilar i Joan Miró, Mallorca --

Photo Joan Ramón Bonet & David Bonet / Courtesy Archivo Fundació Pilar i Joan Miró a Mallorca)

Citations : (1) Joan Miró, *Je travaille comme un jardinier* (propos recueillis par Yvon Tallendier), in "[Miró, Poésie et lumière](#)", ed. Fondation de l'Hermitage, p.39 ; (2) *ibid.* p.42 ; (3) *ibid.* p.43

Publié dans [art moderne, regardeur](#) | Marqué avec [Fondation de l'Hermitage](#), [Joan Miró](#) | [Laisser un commentaire](#)

[11 août 2013](#), par [L.S.](#)

Entre la forme imaginée et celle réalisée, l'enjeu de la prise de risque

Élégantes et puissantes, les sculptures d'acier de Jean-Patrice Rozand s'élèvent avec légèreté d'une flamme au-dessus du sol. Les plans et les arrêtes dessinent dans l'espace des surfaces d'ombre et de lumière dont les variations adaptent à chaque instant l'œuvre à son environnement. Cette dynamique écologique est celle de la vie comme est caractéristique de la vie l'alliance de la fragilité et de la robustesse. Vivantes, ces sculptures offrent au regard des formes changeantes qui font de chaque rencontre une nouvelle expérience esthétique . Chacune naît d'un geste libre et poétique, mais découper des pièces

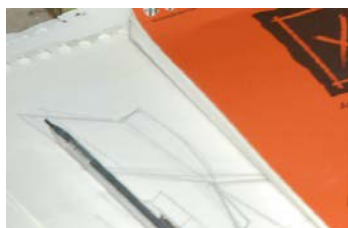
d'acier et les souder ensemble relève d'une ingénierie qui suggère en amont la planification, la modélisation et le calcul.



Jean-Patrice Rozand, instant de création de Hokushu (24 juillet 2013)
6^e symposium, le Chant des Sculptures, de Saint Jean de Chepy

On sait que Calder réalisait des maquettes des stables qu'il confiait ensuite à un bureau d'étude pour spécifier la réalisation selon les cotes choisies, puis à des chaudronnier pour la réalisation : « *Je fais toujours une maquette. J'ai une idée, alors je prends du papier et un Bic, je dessine puis je reporte sur la tôle. Je découpe la tôle et j'attache tout ensemble. Je modifie. Quand j'ai confiance dans la maquette, je la porte à Biémont, en qui j'ai confiance* ». Il pouvait arriver à Calder de souhaiter des modifications au cours de la réalisation mais il acceptait finalement cet assujettissement de l'intuition plastique à la raison technologique.

D'aucun s'attendrait à une démarche analogue pour les œuvres de Jean-Patrice Rozand. Il n'en est rien. Sa vision de ce que sera la sculpture s'exprime d'abord en de multiples croquis qui sont autant de vérifications de la congruence possible entre la forme



imaginée et celle qui pourra être réalisée. La main calligraphie plus qu'elle ne dessine sur le papier l'expression de cette forme que l'œil



évalue puis fait corriger jusqu'au moment où, du papier, l'artiste passe aux plaques d'acier. Il trace, découpe, ajuste le trait et la coupe.

L'assemblage répond à un mélange de savoir-faire, connaissance intime du matériau et de sa statique, et d'intuition sensible. La sculpture naît du dialogue entre l'artiste et la matière ; ils vont ensemble vers une perfection que nous ressentons dans la tension entre ce que nous percevons de la légèreté de l'œuvre et ce que nous savons de sa matérialité. Certes, pour des réalisations monumentales comme celle qui sera érigée à Grenoble cet automne (plus de 6m, près de 3 tonnes), Jean-Patrice Rozand fait ce qu'il faut pour répondre aux exigences de sécurité et de pérennité requises par les commanditaires. Mais pour l'essentiel la sculpture devra son âme à l'échange entre le désir et la matière au cours de la création. La vie de ces êtres d'acier tient à cette prise de risque.



Jean-Patrice Rozand, Hokushu, 2013 (œuvre non achevée)



Jean-Patrice Rozand, Hokushu, 2013 (œuvre non achevée)

Citation de Calder tirée de : Daniel Creusot , [La petite histoire derrière «L'homme», la sculpture d'Alexander Calder](#), L'actualité, 26 mars 2013.

Illustrations : (1) Jean-Patrice Rozand, instant de création de Hokushu (24 juillet 2013, photographie de l'auteur) ; (2) aperçu d'une esquisse préparatoire de Hokushu (photographie de l'auteur) ; (3) et (4) Jean-Patrice Rozand, Hokushu, 2013 (vues de la sculpture sur le site de Saint Jean de Chépy, courtoisie de l'artiste).

La sculpture monumentale « Hommage à L'Iris de Suze », créée pour le nouveau quartier le Clos des fleurs à Grenoble, sera installée à l'automne 2013. On peut en voir la maquette [\[ici\]](#) sur le site de [Jean-Patrice Rozand](#).

Publié dans [art contemporain](#), [choses d'ici](#), [regardeur](#) | Marqué avec [Calder](#), [Jean-Patrice Rozand](#), [Saint Jean de Chépy](#) | [Laisser un commentaire](#)

[28 juillet 2013](#), par [L.S.](#)

Échos du chant des sculptures, ouverture

à Saint Jean de Chépy

le Lundi 22 Juillet 2013

Pierre Ostian

C'est par une canicule à ne pas mettre un artiste au jardin que s'est ouvert ce matin le 6ème symposium de sculptures dans le

parc du Domaine Saint Jean de Chépy.

Profitant de l'ombre bienfaitrice des arbres centenaires, les participants se sont rapidement mis au travail.

Sous la halle, 6 étudiants de sections Arts et Design de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts de Lyon, encadrés par Guy Issanjou, architecte-enseignant, et René Motro, éminent spécialiste de « tenségrité », professeur émérite à l'Université de Montpellier 2, se sont mis à l'œuvre en binômes. Leur objectif : réaliser un polyèdre de 72 faces, découpées dans d'épaisses plaques de carton. L'œuvre finale, d'une géométrie parfaite, n'en sera pas moins éphémère, car soumise aux aléas et caprices de la météo.



Philippe Pommier (à gauche) explique la structure en acier de sa sculpture à Charles Payan (à droite)

Près du plan d'eau, Philippe Paumier dont l'œuvre sera composée de boules de céramiques assemblées par de solides tiges d'acier, prépare ses matériaux et son échafaudage.

Au fond du parc, l'invité d'honneur du symposium, Jean-Patrice Rozand, monte son portique sur rails et décharge du camion d'épaisses plaques de fer qui vont composer la matière d'une sculpture de plus de 4 mètres de hauteur, qui prendra progressivement forme après dessins, découpes et soudures.

Quant à Raymond Jaquier, le grand habitué des lieux, il a décidé, cette année, de se consacrer à la coordination des différents chantiers. Pour favoriser les conditions de création de ses confrères, il a renoncé à la production d'une œuvre personnelle au profit du collectif, sans perdre toutefois de vue la possibilité d'apporter une touche



Jean-Patrice Rozand,

originale à ce symposium. Il faut souligner cette posture engagée en faveur d'une solidarité artistique dans un milieu où prime le plus souvent la démarche individuelle.

esquisse préparatoire
(Chant des Sculptures
2013, Saint Jean de
Chépy)

Au soir du premier jour tout est en place pour que ce symposium soit une fois encore une réussite, et attire, d'ici au Vendredi 2 Août, un public curieux de partage avec les artistes.

Publié dans [art contemporain](#), [choses d'ici](#) | Marqué avec [École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Lyon](#), [Guy Issanjou](#), [Jean-Patrice Rozand](#), [Philippe Paumier](#), [Pierre Ostian](#), [Raymond Jaquier](#), [Saint Jean de Chépy](#) | [Laisser un commentaire](#)

[24 juillet 2013](#), par [L.S.](#)

Sous le regard des Dieux, un samedi à Gênes



(1) Guercino (Giovanni Francesco Barbieri), God the Father and Angel, 1620

La Strada Nuova est une imposante percée au cœur de la vieille ville de Gênes, bordée de Palazzi d'une sobre élégance. Le temps et les hommes ont respecté ces palais vieux de plus de quatre siècles dont certains abritent aujourd'hui des musées. Ce samedi de mai,

leurs portes sont laissées grandes ouvertes pour découvrir les œuvres du Caravage, Véronèse, Murillo, Zurbarán, Dürer, Rubens, Memling et bien d'autres maîtres de la peinture italienne et européenne du XVI^e au XVIII^e siècle. Parmi toutes ces images pieuses ou martiales, je retiens celle surprenante du Guercino qui ose un tendre et amusant face à face du Père Éternel et d'un angelot potelé. Allégorie de la toute puissance et de la vulnérabilité ? Un orbe les sépare, l'idée vient alors d'une autre image : Dieu pose un regard paternel et interrogateur sur le symbole de la puissance terrestre. L'ange ne quitte pas des

yeux son visage. Le Père éternel exprimera-t-il la colère ou la bienveillance ?

Ce samedi réserve une autre surprise. Sous les porches, dans les patios, dans les cours intérieures des Palazzi des œuvres contemporaines sont accueillies dans la tradition des Rolli, un décret génois de la fin du XVI^e siècle qui contraignait les propriétaires des palais à offrir l'hospitalité aux hôtes de marque. Ainsi, quelques siècles plus tard, les Rolli Days renouent-ils avec le passé en ouvrant les portes des vénérables bâtisses aux œuvres contemporaines les plus audacieuses.



L'installation de Paolo Lorenzo Parisi et Maurizio Melis Roman est discrètement disposée dans un angle de l'entrée du Palazzo Stefano Lomellini : *"Aspettando la piena"*. Un lustre décroché, abandonné sur un tapis de gants jetables, git au pied d'un totem chamanique. Au fait, est-ce bien des gants ? Au premier regard, on identifie le latex mais la forme est incertaine : gants ou préservatifs ? On ne sait, il faut s'approcher. Ce tapis de constitution indécise a déjà été exposé par Paolo Lorenzo Parisi

sous le titre "Culla", en 2008. Déjà la même incertitude... Quoi qu'il en soit une protection, une distance, un renoncement. Quand la source de lumière est tarie, quand l'obsession de la protection l'emporte sur la vie, il reste le recours magique aux visions du chamane : exprimera-t-il la colère ou la bienveillance ?



(4) Paolo Lorenzo Parisi et Maurizio Melis Roman, *Aspetanto la Piena*, 2013 (vue de l'installation, Gênes, Rolli Days, 25 mai 2013)

La solitude, la tristesse, la déréliction dominent l'inspiration de nombreuses œuvres exposées dans le divers lieux occupés par les Rolli Days. Comme pour confirmer ce sentiment, un chant s'élève dans le ciel de l'urbaine et éphémère galerie d'art contemporain. Il vient de la foule rassemblée sur le parvis de l'église San Benedetto al Porto, qui célèbre les funérailles de Don Andrea Gallo, le prêtre des prostituées et des exclus. Elle reprend les paroles de résistance et d'espoir par lesquelles il conclut une messe en décembre 2012 : *O bella ciao*. Ciao, ciao Don Andrea Gallo. Ciao, homme dont les justes colères n'ont jamais été que

l'instrument d'une bienveillance sans exclusive.

Illustrations : (1) Guercino (Giovanni Francesco Barbieri), God the Father and Angel, 1620- (Source : [Wikimedia Commons - Google Art Project.jpg](#)) ; (2) et (3) détails de (4) [Paolo Lorenzo Parisi](#) et [Maurizio Melis Roman](#), *Aspetanto la Piena*, 2013 (Installation, photographies de l'auteur avec l'accord de Paolo Lorenzo Parisi).

On retrouvera un film des obsèques de Don Gallo [ici] et [là] les paroles de Bella Ciao.

Publié dans [art contemporain](#), [regardeur](#) | Marqué avec [Aspettando la piena](#), [Don Andrea Gallo](#), [Gênes](#), [Guercino](#), [Maurizio Melis Roman](#), [Paolo Lorenzo Parisi](#), [Rolli Days](#), [Strada Nuova](#) | [Laisser un commentaire](#)

16 juillet 2013, par L.S.

Chant des sculptures 2013 — 6^e symposium de Saint Jean de Chépy

Parmi les arbres d'écorce et d'acier, le symposium de sculptures de Saint Jean de Chépy, créé à l'aube du XXI^e siècle par Henri et Philippe Martinenghi, écrit au fil des années une histoire de la sculpture contemporaine. Si les sources sont le plus souvent

Rhône-alpines, la vision est universelle et le rayonnement international comme en témoignent les 52 sculptures réunies

dans le parc du domaine.

Le symposium accueille cette année Jean-Patrice Rozand dont les sculptures entretiennent une subtile complicité avec les arbres parmi lesquels elles prennent une place naturelle et singulière [lire], Philippe Paumier qui cultive des fleurs de céramique et d'acier et Raymond Jaquier dont les gestes réinventent le travail du temps et des hommes pour façonner des sculptures à la manière de paysages. Un groupe d'élèves de l'École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Lyon déploiera une géode conçue en classe d'architecture sous la direction de Guy Issanjou.

6 ° SYMPOSIUM de sculptures de Saint Jean de Chépy

du Lundi 22 juillet au Vendredi 2 août

Relâche Samedi 27 et Dimanche 28 Juillet

Ouverture au public de 10 h à 18 h

Possibilité de pique nique dans le parc

Publié dans [art contemporain](#), [choses d'ici](#) | Marqué avec [École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Lyon](#), [Guy Issanjou](#), [Jean-Patrice Rozand](#), [Philippe Paumier](#), [Raymond Jaquier](#), [Saint Jean de Chépy](#) | [Laisser un commentaire](#)

[08 juillet 2013](#), par [L.S.](#)

Que devient le corps quand l'esprit est ailleurs ?



Rene Santibanes regardant le dessin animé américain "South Park".
Monterrey, Nuevo Leon, Mexique

Lorsque l'esprit est occupé au point de paraître abandonner son lieu habituel d'assignation, que devient le corps ? Que devient le corps quand l'esprit est ailleurs ? Si la formulation de la question paraît évidente, la réponse l'est moins. Pour l'approcher, il faut d'abord un corpus qui permette d'observer ce qu'il en est, et donc une situation. La mort est hors

(Olivier Culmann - 05/03/2006)

sujet, le sommeil est hors-jeu.

La lecture est candidate, mais l'esprit absorbé garde le contrôle du corps dont il commande la posture : il faut bien maintenir le livre précisément dans le champ du regard. La télévision offre de meilleures conditions : l'esprit est absorbé alors que le corps n'a à assurer qu'une contribution minimale pour maintenir le regard.



Helen Abum Okafor zappant entre les chaînes Silver Bird, NTA5, LTV8 et MBI.
Quartier Yaba, Lagos, Nigeria
(Olivier Culmann - 10/12/2006)

Watching TV, série photographique d'Olivier Culmann présentée récemment à la Maison de l'Image, constitue un tel corpus. L'objectif du photographe, en observateur discret et bienveillant de l'intimité du téléspectateur, saisit l'image de son corps à ce moment où l'esprit est captivé, capturé, par le spectacle de la télévision. On pense communément que c'est là un

moment "où l'attention se relâche, où la conscience s'endort" sous l'effet hypnotique des scintillements de l'écran, alors qu'au contraire c'est un moment de grande concentration pendant lequel l'esprit migre vers le monde outre-écran et entraîne avec lui la conscience : il s'informe, apprend, s'émeut. Le corps, libéré de la contrainte du paraître dans lequel il est ordinairement maintenu, exprime quelque chose d'inattendu de la personne. Quelque chose de vrai et d'intime. Le regardeur découvre le théorème de Grimaldi : *"Ce corps qui est le mien précède donc toujours quoi qu'on puisse penser de moi. Avant [que les autres] ne puissent rien soupçonner de ma sensibilité, de ma ténacité, ou de mes goûts, mon corps les a prévenus et leur en a suggéré une image. De tout ce qu'on m'attribue de la sorte, et qui me rend d'emblée sympathique ou antipathique, rien pourtant ne dépend de moi. Tout est involontaire"*.



Gitanjali et son frère Sidharth Menon regardant le film Malayalam "The King" sur la chaîne Asia Net. Kerala, Ernakulam, Inde (Olivier Culmann - 24/03/2005)

Lorsque l'esprit est ailleurs, le corps attentif à respecter la prise de distance cherche une posture de confort ; quoi de plus insupportable, n'est-ce pas, que la douleur lancinante provoquée par un siège de mauvaise qualité ou une position inconfortable ? Chaque position est une invention, originale et singulière comme une signature. Les photographies d'Olivier Culmann font l'inventaire de

ces variations subtiles ou radicales. Chacune est un portrait intime dont la qualité esthétique discrètement recherchée évite l'écueil de l'exhibitionnisme pour celui qui a accepté de participer à l'expérience – dont l'identité est déclinée par le cartel – et l'écueil du voyeurisme pour le regardeur invité à repenser son rapport au corps : *"Mon corps m'exprime-t-il ? Ou suis-je au contraire au secret dans mon corps, comme un prisonnier clandestin ?"*.

Après la découverte de la série ["Watching TV"](#) d'Olivier Culmann lors de l'exposition Intérieurs(organisée par [La Maison de l'Image](#) du 6 au 30 juin 2013 à l'ancien musée de peinture de Grenoble.

L'album de la série Watching TV est publiée aux [éditions Textuel](#) (2011), [une grande partie des photographies](#) est par ailleurs accessible sur le site de [Tendance Floue](#), collectif de 13 photographes fondé en 1991 "pour ouvrir de nouvelles perspectives et diversifier les mode de représentation de la photographie contemporaine". Tendance Floue est présent aux [Rencontres de la photographie d'Arles](#).

La première citation est empruntée au [commentaire de Cécile Cazenave sur Watching TV](#) sur le site de Tendance Floue.

Les suivantes sont tirées de : Nicolas Grimaldi, [Les Théorèmes du moi](#), Grasset 2013 (pp. 125, 126)

Illustrations (cortoisie de l'artiste).

Publié dans [choses d'ici](#), [photographie](#), [regardeur](#) | Marqué avec [Maison de l'image à Grenoble](#), [Nicolas Grimaldi](#), [Olivier Culmann](#), [télévision](#) | [Un commentaire](#)

[13 juin 2013](#), par [L.S.](#)

Neurosciences, esthétique et complexité

Source de l'information : Zoï Kapoula, responsable du GDR ESARS

Le groupement de recherche CNRS "Esthétique, Arts et Sciences" (GDR ESARS) organise une rencontre sur le thème "Neurosciences, Esthétique et Complexité" qui réunira chercheurs, enseignants et artistes travaillant sur la création artistique ou la perception des œuvres. L'accent de ce premier événement du GDR ESARS (2013-2016), qui aura lieu sur une ou deux journées fin septembre 2013, sera mis sur les neurosciences, l'expérimentation, la complexité sans oublier les aspects épistémologiques, phénoménologique et philosophiques.

L'ambition est de créer une "mise en scène" imbriquant neurosciences et création avec la possibilité d'une expérience collective en temps réel sur des œuvres exposées. Des enregistrements vidéo des journées et la publication des présentations dans un journal en libre accès (de bon impact factor) seront proposés. La mise en scène finale de ces journées, dans l'espace unique et unifiant du réfectoire des Cordeliers (rue de l'École de Médecine à Paris), sera ajustée à l'originalité des contributions que nous attendons avec impatience.

Les proposition d'interventions (présentation de travaux scientifiques ou de démarches artistiques) doivent être soumises sous la forme d'un résumé de moins d'une page, au plus tard le 26 juin 2013.

Artistes et scientifiques sont invités à faire part de leurs attentes pour ces journées *d'échanges sans frontière entre Art et Science*. Les artistes peuvent d'ores et déjà formuler les grandes questions qu'ils aimeraient poser aux scientifiques, et vice-versa. Cette interrogation réciproque permettra d'élaborer l'expérience collective en neuro-esthétique de ces journées.

Envoi des contributions et questions à l'adresse suivante :
[gdr.esars -- chez -- gmail.com](mailto:gdr.esars@gmail.com)

Publié dans [art contemporain](#), [art moderne](#), [regardeur](#) | Marqué avec [art et science](#), [complexité](#), [esthétique](#), [GDR ESARS](#), [neuroscience](#) | [Laisser un commentaire](#)

23 avril 2013, par [L.S.](#)

Une exposition clinquante, l'art entre mysticisme et mystification

L'exposition "Ultracore" d'Anselm Reyle au MAGASIN suscite des sentiments très différents selon que l'on progresse de *La Rue* vers les *Galleries* ou inversement.



Vue de l'exposition Ultracore de Anselm Reyle au MAGASIN du 17 février au 5 mai 2013
(crédit photo : Blaise Adilon)

La Rue, vaste espace qui se présente immédiatement aux regards lorsque l'on entre dans le centre d'art contemporain grenoblois, est métamorphosée en l'arrière cour d'un atelier aux murs maculés d'éclaboussures monumentales. Au sol s'accumulent des résidus mutiques qu'anime parfois l'éclat d'un néon. Traces de la genèse des œuvres que le visiteur est venu découvrir ? Pour le vérifier, il faut franchir la porte qui se trouve au fond de *La Rue*. On découvre d'abord un film qui documente ce que l'on vient de voir : une installation réalisée dans une atmosphère joyeuse, jets de peinture et accumulations d'objets divers. Ainsi donc, pas de miracle coté cour mais une œuvre pensée qui joue avec le hasard. La visite se poursuit en ouvrant sur un tout autre monde. Loin du chaos de *La Rue*, les *Galleries* présentent les œuvres dans une mise en scène précieuse, dans un ordre parfaitement réglé et sous un éclairage précis et

efficace qui cisèle l'espace. Chaque tableau ou sculpture est mis en valeur dans sa singularité quels que soient les voisinages. Le regardeur reconnaît certains objets vus coté cour et constate avec admiration la mutation du déchet en œuvre, de l'acte gratuit en geste esthétique. Il ne s'agit pas du classique et convenu ready-made mais de tout autre chose ; une transmutation de l'objet fondu dans représentation qui le transporte dans un univers de luxe aux antipodes de sa réalité.



Untitled, 2013 -- Vue de l'exposition Ultracore de Anselm Reyle au MAGASIN du 17 février au 5 mai 2013 (Crédit Photo : Blaise Adilon)

L'entrée par les *Galleries*, voie classique de la progression au MAGASIN, ouvre sur un bouquet ébouriffé de néons ; explosion multicolore où l'on reconnaît des lettres, des courbes, des formes esquissées sans autre dessein que le jeu de lumière. A ce premier mouvement allègre succède une mise en espace assagie d'objets dont l'élégance iridescente impose une forme de distance. Si, cependant, le regardeur s'approche et examine de plus près, il perçoit un paradoxe : ces œuvres sont la saisie dans le bronze chromé et patiné des formes improbables de pains d'argile brutalement agrégés et piétinés. Les *Galleries* déclinent ainsi la confrontation à des objets propulsés du trash au kitsch, mis en valeur sur des piédestaux en Macassar (ébène d'Indonésie) ou dans des cadres (méfiez vous des cadres, prévient Banksy). Une installation marque la transition entre le Trésor religieux et

les cimaises qui suivent : un char à foin vert fluo s'élève sous le regard par le seul effet de tension entre sa couleur et celle de son environnement, non loin des ballots de paille voisinent une croix (objet trouvé) incandescente ; évocation fantastique et mystique des campagnes. Mystique ?



Vue de l'exposition Ultracore de Anselm Reyle au MAGASIN du 17 février au 5 mai 2013
(Crédit Photo : Blaise Adilon)

"Mystic silver", réminiscence d'un art moderne le plus classique, rassemble dans un cadre métallique des débris mécaniques ou informatiques recouverts d'une peinture à effet de laque. Songeur, glissant de mysticisme à mystification, le regardeur peut voir dans cette œuvre qui a donné son nom à la première version de cette exposition à Hambourg, une interrogation sur l'art du XX^e siècle.

Si l'art n'a plus pour fonction de représenter le monde, si les frontières même entre l'être et le paraître se sont dissipées sous le souffle de la télé-réalité, que peut encore l'artiste ? Faire son métier, répondra probablement Anselm Reyle. Faire son métier, c'est-à-dire remplir une fonction sociale et en être rémunéré.

"Mystic silver"... *Silver*, l'argent. En français, c'est à la fois l'effet de la laque qui donne au tableau sa saveur kitsch, et ce qui plus que naguère est devenu le nerf de la création. On comprend ainsi plus précisément la déclaration d'Anselm Reyle : "*J'essaie*



Anselm Reyle, Mystic Silver, 2010 (mixed media on canvas, steel frame, effect lacquer; 135 x 114 cm, frame 148 x 127 cm) -- photo: Matthias Kolb

de faire de l'art, conscient de son ambiguïté, mais qui n'essaie pas de travailler contre le système dont il fait partie". Le choix du mot et la sincérité du propos laissent cependant entrevoir la possibilité d'un désir d'échapper aux contraintes sur lesquelles se porterait un regard critique jusqu'à là contenu. Le système oblige à une discipline à contrario de ce que suggère la dernière

partie de la visite. Ainsi le retour dans *La Rue* a-t-il quelque chose d'une évasion : retour à la lumière, libération du geste, les objets se retrouvent ici et là pour un moment de respiration.

Après la visite de [l'exposition Ultracore de Anselm Reyle](#) au [MAGASIN](#) (17 février - 5 mai 2013)

Illustrations: vues de l'exposition courtoisie MAGASIN; image de "Mystic Silver" courtoisie de l'artiste.

Citation tirée du [catalogue de l'exposition Anselm Reyle, Mystic Silver](#), 2012, Distanz Verlag (p.47)

Publié dans [art contemporain](#), [choses d'ici](#), [MAGASIN](#), [regardeur](#) | Marqué avec [Anselm Reyle](#), [MAGASIN](#) | [Laisser un commentaire](#)

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress